

DOUCE ILLUSION



—Oh ! la jolie tête ! c'est absolument moi il y a quelques années !

DANTE

Roi des poètes, Dante, et l'unique poète,
Comme eux je suis venu vers ton seuil adoré,
Le plus humble de tous et le plus ignoré ;
Je t'ai servi d'abord d'une lèvre muette,

Mais, l'admiration devenant moins discrète,
A la suite des tiens mes vers ont marmuré.
Pardonne si je rêre en ton livre sacré :
L'âme des purs se mire dans ton âme secrète,

Toi qui t'offres à tous sans compter tes bienfaits,
Je te loue à mon tour pour ceux que tu m'as faits :
J'ai baigné mon esprit aux flots de ton rivage,

J'ai rafraîchi mon cœur dans ton onde qui fuit,
Comme un grand fleuve obscur qu'on traverse à la nage
Vers des bords incertains et perdus dans la nuit.

P. DE NOLHAC.

La Politesse et l'Amitié

I

Georges d'Oreste et Maxime Pylade ont été présentés l'un à l'autre, un de ces derniers étés, à la terrasse du café Canadien. Georges d'Oreste et Maxime Pylade sont deux jeunes hommes bien élevés, de riche famille. La présentation faite, chacun d'eux, devant son porto blanc, se tint un peu gourmé, pas du tout entamé par la chaleur, les cheveux partagés en bandeaux, le cou très entouré de cravate.

Ils se découvrirent des amis et des goûts communs, et prirent rendez-vous timidement, pour une date prochaine. Ils s'en imposaient mutuellement, et chacun tenait à se hausser dans l'estime de l'autre.

Au moment de payer les consommations :

—C'est à moi, s'écria l'un.

—Pardon, c'est pour moi, riposta l'autre.

—Voyons, reprit d'Oreste, je n'admettrai pas ça.

—Je vous assure que vous me désobligerez, répartit Pylade.

—Prenez, garçon !

—Non, non ! Tenez, garçon !

Patient, le garçon attendait la fin de cette lutte coutumière, augurant avec satisfaction que le vainqueur ne manquerait pas de saluer sa victoire par un pourboire suffisamment épateur.

II

Deux ans se sont écoulés. La pauvre bande des quatre figurants éhontés, le vieux poncif Hiver, le jeune et équivoque Printemps, le rastaquouère Été, et l'Automne, puant de snobisme élégiaque, ont passé et repassé, comme ils font sans répit, sur la scène du Monde. L'eau qui vient des montagnes, va à la mer, se volatilise et ressert toujours, l'eau économique a coulé sous les ponts. Oreste et Pylade ont appris à se connaître, et ce sont maintenant deux amis, deux vrais.

Ils montent ensemble à bicyclette, plaisantent avec les mêmes dames, empruntent aux mêmes usuriers.

Ils ont le même tailleur, les mêmes rancunes, et dans le même temps que l'un change d'opinion, l'autre jette la sienne au linge sale, jusqu'au jour où ils remettent l'un et l'autre ces opinions pareilles, blanchies par des arguments ou des intérêts nouveaux.

Aussi inséparables que ces messieurs siamois, ils ont un langage à eux, où certains mots, évoquant des souvenirs communs et spéciaux, les font rire aux larmes et ne font rire qu'eux.

Les voici attablés devant la même table du café Canadien. Des pailles plongent dans leurs verres, vides et décolorés. Oreste et Pylade sont là depuis pas mal de temps, et ils s'en iraient volontiers. Mais Pylade guette un geste d'Oreste, qui espère un mouvement de Pylade.

A la fin, Pylade, impatienté :

—Paie, toi.

Et Oreste :

—Qui est-ce qui a payé la voiture tout à l'heure ?

PYLADE.—C'est moi qui ai trinqué presque toute la semaine dernière. C'est bien ton tour.

ORESTE.—Est-il râleux, cet oiseau-là ! D'abord je n'ai pas de monnaie.

PYLADE.—Tu as changé un louis tout à l'heure...

Et les deux amis continuent. Ce sont deux vrais amis qui ne se gênent plus.

TRISTAN BERNARD.

EH BIEN !

La femme de M. X., envoie sa servante lui acheter des gants.

—N'oubliez pas, lui dit-elle, six un quart, couleur chair.

La concierge part avec la rapidité d'une flèche et rapporte des gants gris foncé.

Mais je vous avais dit couleur chair.

—Eh bien ? fait la concierge en montrant ses mains.

TEMPS DULL

Premier cocher.—Comment vont les affaires ?

Deuxième cocher.—Effrayant ! Effrayant ! Dans toute la semaine je n'ai pas pu mettre la main sur un client en ribote.

RECONNAISSANCE

L'agent (au locataire).—Enfin, le propriétaire est gentil, il abandonne la moitié de ce que vous lui devez...

Le locataire.—Sapristi, comment reconnaître tant de bonté... Dites-lui que je lui abandonne le reste !

AU COLORADO

Lui.—Depuis dix ans ni ma femme ni moi n'avons voté.

L'ami.—Vous ne portez aucun intérêt à la politique.

Lui.—Oh ! oui... mais nous pairons nos votes.

UNE AUTORITÉ

X.—Comprends-tu qu'on ait pu nourrir des milliers de personnes avec seulement cinq pains et deux poissons ?

XX.—Je n'en sais rien. Je m'informerais auprès de ma maîtresse de pension.

OH ! OH !

Nicodème.—Mademoiselle, aimez-vous la bière ?

Elle.—Pourquoi cette question saugrenue, Monsieur ?

Nicodème.—Parce que, si vous aimez la bière, mademoiselle, voulez-vous que je vous en brasse ?

CELA FUT COMPRIS

Il est tard et les deux amoureux sont encore au salon. Tout à coup la voix du papa :

—Estelle, prie donc M. Lattemme de commander pour moi une pinte de lait au premier laitier qu'il rencontrera.

PETIT DIVERTISSEMENT

Vous connaissez la belle couleur rouge qui se répand sur certaines poires quand elles sont mûres. Vous pouvez tirer parti de cette coloration pour vous divertir.

Vous découperez un morceau de papier écolier dans la forme d'un ovale (fig. 1) et vous y parcerez avec un canif ou des ciseaux, un nom, des ornements, etc. Il est bien évident que si vous assujétissez sur la poire encore verte cette sorte de grille, le soleil ne pourra rougir que ce qu'il touchera du fruit, c'est-à-dire le nom et les ornements. Ce qui sera caché restera donc vert.

Placez donc votre papier découpé sur le côté du fruit que le soleil rougira. Faites-le tenir avec de très petites chevilles de bois coupées très pointues qui n'abîmeront pas le fruit. Si cette opération est bien faite, la pluie ne fera rien à votre papier.

Quand le fruit sera mûr, vous le cueillerez, vous enlèverez le papier et les petites chevilles et vous pourrez offrir à votre mère ou à votre sœur un fruit admirablement écrit à son nom.

